

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



L'exil volontaire de l'écrivain français Georges Bernanos, expression de l'exil intériorisé

Shayma Saidani

Volume 19, numéro 3, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1096407ar>

DOI : <https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4137>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saidani, S. (2022). L'exil volontaire de l'écrivain français Georges Bernanos, expression de l'exil intériorisé. *Voix plurielles*, 19(3), 474–490.
<https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4137>

Résumé de l'article

L'écrivain français Georges Bernanos est parmi ces auteurs qui mettent en question les habitudes, qui déjouent les prévisions. Mais il reste fidèle à lui-même et aux valeurs auxquelles il a consacré sa vie et son écriture qui la considère comme une sorte de vocation. Il a réfléchi sur la thématique de l'exil, à laquelle il a donné une nouvelle définition. Ne pas se considérer comme exilé ou déraciné marque déjà le point de départ de toute une réflexion sur cette notion. Son sens de l'engagement a fortement alimenté son œuvre de combat. Le véritable exil, pour lui, consiste à une inadéquation dans l'être, un déséquilibre. L'éloignement géographique n'est pas un exil. Par ailleurs, perdre son enfant intérieur est vécu comme un exil. L'exil dans le temps est plus dur à supporter que celui dans l'espace. Ce détachement chronologique s'aggrave à mesure que le déroulement de l'histoire apporte sa part de fourvoiements et de déceptions.

© Shayma Saidani, 2022



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'exil volontaire de l'écrivain français Georges Bernanos, expression de l'exil intériorisé

Shayma Saidani, Institut Bourguiba des langues vivantes, Tunis

Résumé

L'écrivain français Georges Bernanos est parmi ces auteurs qui mettent en question les habitudes, qui déjouent les prévisions. Mais il reste fidèle à lui-même et aux valeurs auxquelles il a consacré sa vie et son écriture qui la considère comme une sorte de vocation. Il a réfléchi sur la thématique de l'exil, à laquelle il a donné une nouvelle définition. Ne pas se considérer comme exilé ou déraciné marque déjà le point de départ de toute une réflexion sur cette notion. Son sens de l'engagement a fortement alimenté son œuvre de combat. Le véritable exil, pour lui, consiste à une inadéquation dans l'être, un déséquilibre. L'éloignement géographique n'est pas un exil. Par ailleurs, perdre son enfant intérieur est vécu comme un exil. L'exil dans le temps est plus dur à supporter que celui dans l'espace. Ce détachement chronologique s'aggrave à mesure que le déroulement de l'histoire apporte sa part de fourvoiements et de déceptions.

Mots-clés

Exil ; Engagement ; Enfant intérieur ; Exil géographique ; Exil temporel ; Bernanos, Georges

L'exil pour Georges Bernanos tient une grande place dans sa vie d'écrivain, même s'il évite d'en parler dans ses écrits de combat. Bernanos fait partie de ces auteurs qui ont choisi de s'exiler. Il immigra successivement aux Baléares, en Argentine et au Brésil où il fit une série de déménagements, avant de revenir en France en 1945 et de repartir en Tunisie. Cependant, il évite d'évoquer ce mot dans ses différents écrits : « J'ai rarement écrit le mot d'exil, ce mot d'exil est trop grand pour moi. Qui souffre de l'exil souffre déjà d'un partage inconscient, car il considère que celui qui se défend contre le détachement (qui est synonyme d'exil pour lui) est déjà détaché (exilé) » (*Enfants Humiliés*, 19). Il rajoute : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé, tu ne me pleurerais pas si tu ne m'avais déjà perdu » (19). Or, lui ne s'identifie pas à cette catégorie. Ses personnages romanesques évoluent dans l'Artois, dans le nord de la France, qui fut sa région d'enfance. Généralement, les écrivains qui ont vécu l'expérience de l'exil, font inconsciemment incomber à leurs créatures romanesques cette épreuve. Ce n'est pas le cas avec

l'auteur des *Grands cimetières sous la lune* qui s'explique parfois sur ce point : « Je ne suis pas venu au Brésil par amour des voyages ou de l'aventure. Déjà, il y a cinq ans, j'avais quitté la France pour l'Espagne, où je serais encore aujourd'hui, si l'atmosphère de la révolution terroriste, de droite et de gauche, ne m'était devenue intolérable. Aujourd'hui, comme alors, je m'éloigne de mon pays, pour les mêmes raisons » (*La révolte de l'esprit*, 6). Dans sa définition commune, l'exil est l'expulsion ou l'éloignement forcé par les conditions et les circonstances d'un individu de sa patrie. Le romancier, obligé à un certain moment de quitter la France en raison de sa situation matérielle catastrophique et du contexte politique chaotique, continue malgré tout de critiquer la conception même de l'exil comme arrachement, deuil et perte du pays de l'enfance. Pourquoi l'auteur de *Sous le soleil de Satan* refuse de parler de son expérience d'exil ? Quelles formes l'exil a-t-il acquis par le truchement de ses divers écrits ? Je tâcherai de comprendre cette position qu'adopte l'écrivain face à son vécu. Était-ce honteux pour lui d'en parler ou était-ce une épreuve difficile ? La traduire dans ses écrits pourrait éveiller la douleur qui le ravage.

L'exil : forme de résistance

Raymond Aron qualifie dans ses *Mémoires*¹ l'ouvrage pamphlétaire de Bernanos *La grande peur des biens-pensants* (1939) de texte « passionnément antisémite ». Bernanos, disciple du journaliste nationaliste et antisémite Edouard Drumont, était témoin de la guerre d'Espagne. Dans *Les grands cimetières sous la Lune*, il condamne les nationalistes franquistes. Bouleversé par la nouvelle Europe totalitaire qui se préparait, il a quitté le sol français le 20 juillet 1938 pour l'Amérique Latine. Cet écrivain a pressenti le malheur, l'a même prophétisé. Son souci porte surtout sur sa propre famille. Faute de moyens, il n'est pas parvenu à se rendre au Paraguay, ce pays de cocagne qui le hante depuis l'adolescence ; il finit donc par s'établir au Brésil. Sa position contre Pétain le prive de retourner en France. L'auteur écrit au père Bruckberger vers la fin de 1938 : « La véritable pensée française doit se former hors de France, parce que l'atmosphère dans laquelle on vit là-bas l'empêche d'éclorre » (*Lettres retrouvées*, 344). Quelles que soient les nuances qu'il apporte à définir l'exil, il lui arrive parfois de se considérer comme un « exilé, un fugitif de cimetière d'hydrophobes » (*Correspondance inédite 1934-1948*, 325) Aux

moments les plus sombres, en juin 1940, il écrit à Christine Magnificat et il exprime sa détresse et sa compassion à l'égard des réfugiés : « Mais quand je pense à vos réfugiés, je me dis que je puis les comprendre, nous sommes ici des réfugiés, des sans lieu, des sans patrie » (325).

Bernanos se présente comme un « sans patrie » pendant ces jours où « les gens d'Hitler sont à Fressin, qu'ils creusent des feuillées dans son vieux jardin jamais oublié » (325). Cependant, pour éviter les interprétations amplifiées, l'écrivain s'explique sur ce point : cet exil ne fut pas « un bannissement » ou une sorte d'exclusion. Sa patrie, « Bernanos l'a quittée librement, il n'en a pas été chassé » (*Le chemin*, 293). L'écrivain justifie à maintes reprises en s'adressant aux Français qu'il n'a pas fui et il assure qu'il n'est pas ce que « les révolutionnaires appelaient un émigré » (525). Les causes de son exil volontaire sont ailleurs. Il reconnaît avoir gagné l'Amérique dans l'espoir d'y trouver quelque sécurité matérielle, sa décision cruciale était entre autres basée sur l'engagement moral qu'il éprouve envers sa femme et ses enfants. Il évoque dans ses nombreuses lettres sa grande peur sur sa famille ainsi que son souci de les nourrir et de leur procurer un environnement stable et confort. Il a écrit en 1940, dans une lettre adressée à un industriel français installé au Brésil dont il venait de faire la connaissance M. C Tresca :

En venant en Amérique, je n'avais aucune ambition de réussir quoi que ce soit. Je ne croyais nullement gagner de l'argent. J'espérais seulement trouver un coin de terre où notre travail à tous nous eût assuré notre pain quotidien, où nous aurions vécu de notre potager, de notre basse-cour, de quelques bestiaux, comme nous aurions pu le faire en France il y a cinquante ans. [...] Ainsi, pourvu de l'essentiel, j'aurais continué à travailler à mes livres. [...] J'ai cherché cela au Brésil depuis plus d'un an. (*Correspondance inédite 1934-1948*, 317)

De ces quelques lignes, on perçoit la simplicité que l'auteur laisse apparaître. Il aspire à vivre comme il vivait dans la France d'antan : une vie minime, à la campagne, entouré de sa famille. Pour un écrivain qui a toujours considéré l'écriture comme une vocation, cet acte ne serait plus possible dans une atmosphère anxiogène. C'est qu'après Munich en septembre 1938 l'air de son pays lui était devenu étouffant. Cet accord est perçu par Bernanos comme une allégorie du monde moderne qui ne représente qu'une conspiration contre la vie intérieure. Ses écrits rédigés au Brésil reflètent cette amertume face à la situation critique de la

France sur un ton à la fois pathétique et solennel, lyrique et bourru, véhément et désenchanté qui dévoile le sens de l'engagement patriotique chez Bernanos qui, comme de nombreux concitoyen, a cet attachement sentimental à sa patrie qui souffre. Une espèce de fougue incontrôlable le pousse à la défendre et à la promouvoir. En outre, pour donner des explications à son exil, Bernanos fait allusion à une sorte de fatalité. Il finit fréquemment ses lettres adressées à des amis sur une note qui laisse réfléchir sur le sens de la vie et sur le destin de l'homme sur terre : « [...] je ne regrette pas ce que j'ai fait. Je m'en vante encore moins. J'ai suivi la ligne de ma modeste destinée, voilà tout » (317).

En parlant du Paraguay, il croyait trouver « le paradis terrestre ». Cette vision métaphysique qui teinte son œuvre romanesque, émane de son vécu. L'essence même de son œuvre réside dans son expérience de l'exil. Dans une lettre publiée dans *Temps Présent* en juillet 1939, il parle de la genèse de l'un de ses pamphlets *Scandale de la vérité* : « On ne comprendra jamais rien à mon livre si l'on refuse de tenir compte de mes expériences d'Espagne » (*Correspondance inédite, 1934-1948*, 256), plus précisément son expérience de la guerre civile et ses atrocités, telles que les assassinats collectifs de pauvres paysans, commis par les franquistes. Ce scandale « l'a blessé au vif de l'âme, à la racine même de l'espérance » (426) et fait de lui un survivant animé par l'envie de donner vie à son vécu, le revivre et le partager avec ses lecteurs.

Bernanos constate amèrement dans une lettre adressée à l'écrivain et journaliste brésilien Austregésilo de Athayde en 1943 que « l'exil est l'exil, je n'ai jamais désiré que le mien fût un exil doré et truqué » (490). Au Brésil, l'auteur ne cessait de changer de ville, de village pour s'enfoncer encore plus dans ces terres lointaines et sentir « un peu douloureusement la solitude de l'exil » (490). A Pirapora, ce « patelin perdu » (365), le voici « à mille kilomètres de Rio » (*Le chemin*, 239) et à « quatre cents kilomètres » (*Les enfants humiliés*, 866) de la ville la plus proche, bien « au-delà de la dernière station de chemin de fer » (*Correspondance inédite, 1934-1948*, 365), dans un pays « sans routes, en plein sertão » (*Le chemin*, 325), autant dire « au bout du monde » (*Les enfants humiliés*, 867). Aller dans les petits villages est le véritable exil pour l'écrivain ; alors qu'il est encore à Vassouras, il écrit qu'il s'est « exilé dans la brousse de Minas Geraes » (*Correspondance inédite, 1934-*

1948, 248) et, quand il se rend de Barbacena à Rio, il déclare « sortir ainsi de son exil ». (374) Dans *Les enfants humiliés*, l'écrivain assure ne pas pleurer son pays, car il ne se considère pas comme un « déraciné » (19) qui a perdu sa patrie. D'ailleurs, il éprouve du « dégoût plus que de la compassion à l'égard des déracinés qui pleurent les habitudes perdues et qui geignent sur des moignons d'habitudes encore vifs et sanguinolents » (19).

Cet exil voulu a permis à Bernanos d'agir. Il a transcendé son exil en une arme d'engagement patriotique d'un survivant qui se bat pour son pays avec un nouveau souffle. Il rejoint ainsi l'idée de Hannah Arendt qui en a proposé une analyse positive où elle a inventé le terme de « natalité » qui ne signifie pas la naissance dans le sens biologique mais plutôt la volonté de se créer et de recommencer, car, selon elle, l'identité de l'être réside dans l'action. Dans un article publié dans *Le chemin de la Croix des âmes*, il donne la raison qui pourrait expliquer ce départ volontaire : « J'ai quitté mon pays parce que la vérité y était devenue stérile, parce qu'une parole libre y était aussitôt étouffée » (293). Bernanos a vécu de loin tous les moments critiques que son pays a traversés. Cependant, il n'a jamais été, à aucun moment, indifférent face aux événements. Jean-Loup Bernanos relate dans ses témoignages l'impact de l'appel du 18 juin annoncé par le Général de Gaulle, diffusé par la BBC : « Ma mère pleurait et mon père était extrêmement ému. C'est la seule fois où je l'ai vu aussi ému et bouleversé. Aussitôt après, il a cherché un moyen de parler à la radio, de faire savoir sa position, d'écrire dans la presse » (*Témoignage*, 47). Deux jours après cette nouvelle, Bernanos adresse une lettre à son ami Virgilio Mello Franco où il lui demande de lui trouver un moyen quelconque de parler à la BBC en exprimant sa détresse : « Je vois avec une affreuse tristesse qu'aucun écrivain français n'a encore rien osé dire. Ma seule est modeste vocation en ce monde est de parler quand tout le monde se tait » (*Correspondance inédite, 1934-1948*, 328). Bernanos voulait exprimer son soutien indéfectible envers le Général de Gaulle et annonce solennellement son appartenance afin de continuer la lutte contre l'Allemagne et le totalitarisme fasciste en dépit de l'armistice.

Il se lance ainsi dans la rédaction d'articles, notamment dans des journaux locaux du Brésil où il était à maintes reprises victime de censure, au temps de Pétain et d'un accord entre le gouvernement brésilien et Vichy (le Brésil qui ne rompit avec

l'Axe qu'en 1942). Dans ce contexte, Bernanos adresse le 31 juillet 1940 un courrier à l'ambassadeur de France à Rio pour s'indigner contre la censure dont ses écrits sont victimes : « Je sais que c'est sur votre intervention que la censure brésilienne a supprimé la plupart de mes articles. [...] Si je suis l'adversaire du gouvernement de M. Pétain, c'est que, quelles que soient ses préférences secrètes, il a parié sur la victoire totalitaire, et moi j'ai parié sur la défaite totalitaire » (*Correspondance inédite, 1934-1948*, 335). L'écrivain français Roger Caillois, qui a fait la connaissance de Bernanos par l'intermédiaire de Victoria Ocampo, a été touché par l'authenticité de son engagement. Il lui écrit le 6 juin 1942, suite à la lecture d'une lettre inédite des *Lettres aux Anglais* : « Je n'ai rien trouvé, cependant, de plus vrai, de plus juste que votre ouvrage »² (16). Bernanos a envoyé cette lettre suite à une demande de Caillois qui comptait publier ses textes pour la revue *Lettres Françaises*. L'auteur des *Lettres aux Anglais* a manifesté son enthousiasme pour cette idée mais il voulait que la collaboration avec cette revue soit régulière, comme il précise sous « forme de journal » (*Lettres retrouvées*, 397), car il sent de plus en plus « le vide des articles d'actualité » (397), comme il les appelle des « morceaux de bravoure, des pièces détachées » (397).

Bernanos insiste à maintes reprises sur le fait qu'il ne veut donner aucune leçon à personne par le biais de ses articles, mais plutôt qu'il veut partager, comme il le dit dans sa correspondance, « la tristesse de son cœur et l'invincible espérance de sa raison » (397). Ses textes ont attiré l'attention des comités *France libre* au Brésil. Mais Bernanos ne cessait de manifester son indépendance. Il précise dans une lettre adressée à Jules Henry, ambassadeur de France au Brésil : « Je n'appartiens, ni n'appartiendrai à aucun comité de Gaulle, quelle que soit ma sympathie pour les braves Français qui se groupent autour de ce général. D'abord, je suis royaliste, et puis, vraiment assez de militaires comme ça ! » (*Correspondance inédite, 1934-1948*, 333). Cette posture s'explique par la conscience d'un auteur qui s'engage mais qui reste indépendant. Il évite de parler au nom d'un groupe. Ses témoignages, qu'il veut libres et légers, reflètent ses propres opinions. Même si le mouvement de *La France Libre* a été lancé par le Général de Gaulle depuis Londres, Bernanos s'engage en publiant des articles pour *La France libre*, car il lui paraît servir non pas la France des clans et des partis mais plutôt la « part impérissable » de son

pays (cité dans Hauser 64) : « Pour ma part, j'ai toujours cru, écrit-il à Auguste Rendu, président du comité central de la France combattante, en juin 1943, que les comités de la France combattante devaient rester le foyer, la flamme, la ferveur de l'opinion française proprement dite, et aussi des Amitiés françaises dans le monde » (*Correspondance inédite, 1934-1948*, 517).

Bernanos manifeste son accord pour toute forme d'esprit ou de volonté de résistance. C'est la seule et l'unique cause pour laquelle il s'engage. Les valeurs morales comme l'honneur et la liberté jouent un rôle primordial dans la vision du monde bernanosienne. Ses jugements de valeur sont perçus dès 1940, date de l'armistice que l'écrivain des *Enfants humiliés* considère comme « la plus grande humiliation de l'histoire de son pays et il sent, affirme-t-il à Dario Almeida De Magalhaes, chaque jour un peu plus la honte de son pays, [...] Je nous méprise tous les deux » (356).

La réaction de l'écrivain face aux événements relève d'un ordre patriotique. Elle est à l'instar des mouvements de la Résistance et se situe en dehors de l'alternative traditionnelle entre gauche et droite. Il ne choisit pas une personne mais les valeurs qu'elle défend. Il communit avec l'idée que le général de Gaulle se fait de la France et partage son sens aigu de l'honneur et de la liberté, mais il n'a jamais voulu qu'on lui attribue le terme « gaulliste », car, pour lui, l'appartenance à un parti l'empêche de servir la France, le dévie du bon chemin et de la lutte pour la cause. L'exil lui a permis d'élargir son espace de liberté. Il s'est débarrassé des contraintes idéologiques. Bernanos a minutieusement médité sur plusieurs valeurs indispensables dans la vie d'un auteur, entre autres la liberté et l'honneur.

Souffrir pour la France ou par la France ?

Dans son article sur Bernanos, Max Milner parle du « mal du pays » chez l'écrivain (69). Il constate que si l'on entend l'expression « mal du pays » chez Bernanos dans son sens le plus courant de nostalgie de la terre natale, de souffrance éprouvée à la pensée de la terre dont on est séparé, il n'y a pas grand-chose à trouver de ce côté. Il cite la célèbre page des *Enfants humiliés* où l'écrivain exprime son dégoût à l'égard des déracinés qui « pleurent les habitudes perdues et qui geignent sur des moignons d'habitudes encore vifs et sanguinolents » : « ils ont

mal à la France comme le manchot au pouce de sa main amputée » (19). Bernanos ne s'inscrit pas dans cette lignée. De ce fait, il n'a pas eu « le mal du pays » dans le sens qu'il vient lui-même d'expliquer.

Dans une lettre adressée au père Bruckberger en 1938, date décisive dans la vie de l'écrivain français, il dit :

Je m'en vais, jeudi sans doute, avec ma tribu, vers Rio de Janeiro. Je crois que votre idée était bonne, et c'est vraiment le Brésil qu'il me faut. Les hauts légumes de ce pays béni de Dieu, m'y réclament à cor et à cri. [...] A un moment, je ne regrette mon départ d'Europe. Je sens vaguement que j'aurais été pris là-bas comme dans une souricière, et que ma place est ici. Pourquoi ? Au fond, je l'ignore encore, bien que la lumière se fasse peu à peu en moi. (*Lettres retrouvées, 1904-1948, 344*)

Un peu plus tard, il exprime son enthousiasme à l'idée de partir avec sa « tribu errante » :

Mon vieux Père Brück, il y a à faire ici (au Brésil) des choses immenses. Je comprends qu'elles doivent se faire d'abord hors de France. La véritable pensée française doit se former hors de France, parce que l'atmosphère dans laquelle on vit là-bas l'empêche d'éclore. J'exprime tout cela d'une manière absurde mais je le sens profondément. (*Correspondance inédite, 1934-1948, 344*)

Le départ volontaire de l'auteur s'explique par sa souffrance pour la France et par la France. Il est parti pour transcender cette détresse et la transformer en espérance. Le 4 septembre 1938, il écrit : « Je ne suis pas du tout triste. [...] Mes idées noires s'éclaircissent. [...] Je rentre dans l'enfance par l'humble voie du ridicule. [...] Je ne devais absolument pas venir ici à vingt ans. Mais Dieu ménageait cette surprise, ce présent royal » (345). A chaque fois qu'il évoque la France, il finit ses lettres sur une note d'espoir. Dans cette même lettre, il commence par décrire le Brésil : « cette ville si belle, si prodigieusement belle, si belle et si humble, elle a l'air de se coucher à vos pieds avec des bijoux sans prix, et finit par décrire le sien : mon pays, sa force, sa tendresse, sa dure expérience du bonheur et du malheur » (345). Bernanos est loin de pleurer la France et les habitudes perdues mais cela ne l'empêche d'y penser, il affirme : « Elle rayonne de chacun de nous. Ma confiance est sans bornes. Je ne crois pas au mot des nouvelles terrifiantes de la presse » (345).

Au tout début de son exil, il essaie de garder espoir face aux multiples événements que la France a connus. Ce ton serein qui parcourt ses premières lettres a-t-il duré ? La chance est de son côté parce qu'au Brésil il noue de précieuses amitiés. La beauté des terres brésiliennes le fascine. Mais il y vit aussi de longs moments de solitude et d'intense angoisse et surtout de souffrance pour la France. En s'adressant au père Bruckberger, il écrit : « Les derniers événements de France ont creusé bien avant dans mon cœur. Il faut tâcher de vivre à la mesure de sa révolte, sinon de son désespoir. [...] Je crois avoir écrit sur la France des pages que vous aimerez » (353). Une grande part de ce départ soudain remonte à son désaccord contre Charles Maurras, querelle qui s'est déclenchée en 1932 suite à la participation de Bernanos au *Figaro* de François Coty. Maurras, qui regardait ce dernier comme un concurrent déloyal, ne le supportait pas. Il écrit le 16 mai dans *l'Action française* pour signifier sa trahison au romancier : *Je vous dis adieu, Bernanos* (1254). Leur querelle se poursuit par voie de presse jusqu'au mois de décembre. Les maurrassiens n'hésitent pas à ressortir la « fiche » de Bernanos et à reprendre un par un leurs griefs contre lui depuis son inscription aux camelots du roi en décembre 1908. Notamment, l'écrivain Robert Brasillach, qui, dans son livre *Notre avant-guerre*, insiste sur leur désaccord absolu :

Je rencontrai un jour Georges Bernanos, chassé de Majorque où il avait fixé sa tente d'errant. Ce gros homme chevelu, pendant une heure, ressassa ses griefs, répétant sans arrêt les mêmes phrases fuligineuses, hochant sa tête de vieux lion intoxiqué, et tournant en rond, attelé à ses marottes. Il allait publier un livre contre l'Espagne, puis, à la veille même de la guerre de 1939, un livre contre la jeunesse française, tous deux incitations au désespoir. Cette rencontre m'éberlua, et je me persuadai avoir vu un fou. (307)

Le désaccord est intensifié avec une page féroce écrite par l'écrivain et journaliste français Kléber Haedens, maurrassien de plus stricte observance, associé à la revue *Combat* :

Georges Bernanos, catholique délirant, dans ses romans décousus et dégonflés de pathos, comme dans ses tumultueux pamphlets, dont le mieux venu est *La grande peur des bien-pensants*, il cède trop volontiers à l'emphase de l'éloquence la plus creuse. En outre, il n'a aucun goût pour la vérité, ce qui est intolérable chez un polémiste. (Cité dans Lapaque 42)

Après ces attaques directes, le 20 juillet 1938, Bernanos et sa famille embarquent à Marseille à bord du Florida en direction de Rio De Janeiro. Ces querelles laissent une sorte de mélancolie chez l'écrivain qui, pour demeurer un homme libre, n'a pas d'autre moyen que de trahir les siens. Il rejoint l'idée de Georges Sorel qui lui avait soufflé dans les années 1910 : « Mon petit, l'Europe est un nid de vipères » (42). Cette atmosphère anxiogène le pousse à quitter l'Europe dans l'espoir de baptiser une « Nouvelle France » sur une terre lointaine. Cette prise de distance est pour lui une nécessité : « je suis parti pour couvrir ma honte » (*Correspondance inédite 1934-1948*, 248), écrit-il au père Bruckberger en 1938.

Une nouvelle vie avec sa famille nombreuse commence. Cependant, dans sa correspondance, aucune trace ne montre son manque du pays ou sa souffrance. Il continue de critiquer la conception de l'exil comme arrachement, deuil et perte du pays de l'enfance mais l'urgence des tâches qu'il s'est fixé à accomplir lui épargne ce genre de retour sur lui-même et le fait de remettre en question sa décision. Il juge cela futile et déplacé. Bernanos n'a jamais évoqué avec nostalgie la France lointaine ni dans sa correspondance, ni dans la totalité de ses œuvres de combat. Un passage dans *Les enfants humiliés* affirme que Bernanos ignore le mal du pays. Cependant, l'image d'une France lointaine se lève dans sa mémoire quand il évoque dans ses lettres le climat déconcertant de Pirapora, tantôt trop sec, tantôt ravagé de pluies torrentielles. C'est à propos de cela que l'image d'une France accueillante vient hanter ses nuits :

Mais nos vieilles terres tiennent tout de nous, et celle-ci n'a rien reçu de personne. Depuis des siècles elle ne rumine que sa faim et sa soif, elle attend de l'homme une présence quotidienne, son souvenir et sa caresse. Que nous avons caressé la nôtre ! Sa fourrure verte et rousse est peignée, lustrée, parfumée comme celle d'un animal précieux, et celle-ci, cette terre, montre un pelage misérable, troué de toutes parts, un cuir rugueux, fourmillant de parasites, jamais étrillé que par les ronces, jamais rincé que par l'averse, une échine gercée, crevassée, ulcéreuse, qui ne connaît d'autre pansement que la grasse boue du fleuve, au temps des crues. (71)

Bernanos se plaint du climat troublant de Pirapora auquel il n'est pas habitué et rejoint l'idée des poètes qui traitent la nature de marâtre : « Je ne hais pas ce pays, je ne saurais dire que je l'aime, je l'aimerais s'il pouvait m'aimer, s'il était capable de cet échange à quoi nous ont habitués nos vieilles terres » (71). Pour l'écrivain, ce

pays manque de vie, il sombre dans le silence, contrairement au sol français dont « chaque pouce carré a sans doute été payé d'une vie d'homme » (71). Une terre qui n'a pas connu de souffrance, n'a pas de vie :

Cette terre immense, inculte [...] n'a certes pas bu, en dix siècles, beaucoup plus de sang qu'une seule de nos riches libres villes. Lorsqu'elle aura fait assez souffert, lorsqu'ils auront assez souffert par elle et pour elle, les hommes entendront son langage [...], mais, elle ne parle pas encore, elle n'inspire même aucune envie d'engager une conversation. (17)

Ce silence assourdissant dans lequel se mure cette terre amène un retour mélancolique. Bernanos se souvient de ses traversées à motocyclette à quatre-vingts kilomètres à l'heure qui « remplissent les oreilles d'un murmure mi-joyeux, mi-tendre, toujours un peu railleur » (18).

Ce côté « geignard » que révèle soudain Bernanos s'explique par les premières années de son exil qui sont rudes. Avec les déménagements successifs qu'il a faits, il arrive à se construire un milieu de vie satisfaisant pour lui et sa famille. A Barbacena, dans un environnement moins hostile, il cesse d'opposer le Brésil à la France et de faire recours à ses retours nostalgiques un peu amers, il se plait au contraire à souligner leurs ressemblances, notamment dans la façon dont le peuple brésilien s'est formé : « Votre peuple grandit sans le savoir, comme nous avons grandi nous-mêmes jadis » (10), écrit-il dans la préface de sa *Lettre aux Anglais*. Les premières lettres de Bernanos n'accordaient pas beaucoup d'importance au Brésil, surtout pendant les premières années, il était encore occupé par la France ; *Scandale de la Vérité* et *Nous autres Français*, composés à cette époque de grande inquiétude, contiennent peu de pages sur le Brésil.

On peut dire que, quand l'écrivain pense à la France, plus précisément dans ses écrits de combat et dans sa correspondance, ce n'est pas sous la forme d'un pays dont les images évoquées lui rendent sereine la réalité dans laquelle il vit ; il est loin de cette pensée même si cette réalité est parfois présentée sous le signe de la dureté et de la rudesse. Cette posture qu'adopte l'auteur français nous mène à remettre en cause la question de l'exil ; en d'autres termes, Bernanos se considère-t-il comme un exilé ? Souffre-t-il de ce que qu'on appelle le mal du pays sous sa forme commune ? La réponse est non, car l'auteur a évoqué à maintes reprises cette problématique qui consiste à être confondu avec les écrivains exilés, et notamment

dans ses pamphlets rédigés au Brésil. Il affirme dans l'introduction de sa *Lettre aux Anglais* :

On dira peut-être un jour que ce livre a été écrit en exil ; mais, depuis bien des mois, je ne me sens plus ici un exilé [...] J'aurais grande honte d'être confondu avec n'importe lequel de ces écrivains vagabonds qui débitent dans chaque capitale, une main posée sur le cœur, les mêmes flatteries imbéciles. Le Brésil n'est pas pour moi l'hôtel somptueux, presque anonyme, où j'ai déposé ma valise en attendant de reprendre lamer et de rentrer chez moi : c'est mon foyer, c'est ma maison, mais je ne me crois pas encore le droit de le lui dire, je me sens trop son obligé pour mériter d'en être cru. (3)

Bernanos méprise l'attitude prétentieuse que certains écrivains exilés adoptent. Dans un hommage à Georges Dumas qui fut tout le contraire, il écrit :

Tel ou tel Français vient au Brésil, y vit six jours, six semaines, six mois ou six ans et ne se croit jamais son débiteur, comme si ce pays devait se trouver assez payé par la seule présence d'un Français, par le précieux don de sa personne, comme si le voyageur avait apporté dans sa valise, avec toutes ses gloires, parfois plus familières à ses hôtes qu'à lui-même, les créations de notre haute couture, les bijoux de la rue de la Paix, les petites dames de Montmartre, sans parler de nos vins et de nos fromages. Alors qu'il n'avait malheureusement rien apporté que sa bonne opinion de lui-même qu'il ramènera d'ailleurs intacte. (*Ecrits de Combat*, 1222-1223)

Il ne veut en aucun cas être qualifié ainsi et cela explique sa position vis-à-vis de cette question. En quittant la France, l'auteur a pris ses racines avec lui, sa fidélité pour son pays est « celle des bêtes et des arbres » (*Enfants humiliés*, 19). Cette image qu'il utilise dans *Les enfants humiliés* explique le rapport qui le lie à sa terre natale. Il n'a jamais oublié « la couleur et l'odeur de ses matins d'enfance » (71). Sans anéantir les racines qui le rattachent à la France, Bernanos a réussi à resserrer les liens avec le Brésil et cela lui a fait sentir moins douloureusement le manque. La notion d'honneur déjà évoquée explique également cette attitude parce que, pour Bernanos, le déracinement n'atteint pas un homme d'honneur. Dans un texte qui sous-tend une critique de Maurice Barrès, il affirme :

Je n'ai pas perdu mon pays, je ne pourrais le perdre à demi, je le perdrais s'il ne m'était plus nécessaire de me sentir français. Ici ou ailleurs, pourquoi aurais-je la nostalgie de ce que je possède malgré moi, que je ne puis trahir ? Pourquoi évoquerais-je avec mélancolie l'eau noire du chemin creux, la haie qui siffle sous l'averse, puisque je suis moi-même la haie et l'eau noire ? (19)

Sentir l'exil et le déracinement signifie pour l'écrivain perdre son honneur, trahir son identité.

L'exil et l'enfant intérieur

Le choix de Bernanos de se lancer accompagné de sa famille dans une sorte d'exode inconnu ne saurait être fortuit. L'écrivain reproche au monde moderne de valoriser tout ce qui est visible et extérieur au détriment de toute forme de vie intérieure. La modernité est pure extériorité, elle accorde de l'importance à ce qui est dehors et privilégie le paraître à l'être. L'être moderne se dissout dans une sorte d'extériorité triviale qui happe son temps et son être. Or, l'intériorité est ce que possède l'individu de plus précieux et ce qui fait sa valeur et sa force. La vie intérieure est liée à un thème cher au romancier, qui est l'enfance : « Qu'importe ma vie ! je veux seulement qu'elle reste jusqu'au bout fidèle à l'enfant que je fus. Oui, ce que j'ai d'honneur et ce peu de courage, je le tiens [...] de l'enfant que je fus et qui est à présent pour moi comme un aïeul. Pourquoi néanmoins aurais-je changé ? Pourquoi changerais-je ? » (*Grands cimetières*, 72). Bernanos est loin de se lamenter sur cette fuite du temps mais il insiste sur le fait que tout ce qui émane de son être et qui est lié aux valeurs en général et à l'honneur en particulier, provient d'une seule et unique période de la vie d'un être humain, qui est l'enfance. L'écrivain ne craint pas le déracinement géographique ; ce qui lui fait peur c'est l'exil chronologique : « Je n'ai pas peur de la solitude dans l'espace, mais j'ai bien peur de l'exil dans le temps. Contre ce dernier, je ne puis rien » (*Enfants humiliés*, 19).

Bernanos a pu résister à l'éloignement géographique mais pas à l'exil temporel qui l'a laissé désarmé. Cela ne veut pas dire que l'écrivain est figé dans un passé qu'il juge glorieux. Au contraire, il le dit lui-même : « Je ne suis nullement 'passéiste', je déteste toutes les espèces de bigoteries superstitieuses qui trahissent l'Esprit pour la Lettre. Il est vrai que j'aime profondément le passé, mais parce qu'il me permet de mieux comprendre le présent » (*France contre les robots*, 75). Par le biais du passé qu'il garde vivant, l'auteur vivifie le présent. L'exilé authentique pour lui est celui qui a perdu son enfant intérieur. L'enfance est évoquée dans les différents écrits bernanosiens sous l'angle de l'esprit. L'enfance est un esprit auquel on accède par l'intermédiaire du rêve : « Oui, ce que j'ai d'honneur et ce peu de

courage, je le tiens de l'être aujourd'hui pour moi mystérieux qui trottait sous la pluie de septembre, à travers les pâturages ruisselants d'eau » (*Grands cimetières*, 72). Par le truchement de cette expression « L'être *aujourd'hui pour moi mystérieux* », l'écrivain signifie que cela arrive parfois de perdre son « enfant intérieur » et que ce dernier paraît « mystérieux », mais cette étape ne devrait pas durer, car l'esprit d'enfance, pour lui, n'est pas seulement passé mais aussi à venir. La conciliation avec son enfant intérieur crée une sorte de dynamisme et assure la transmission dans le futur. Ses appels se multiplient dans *Les grands cimetières sous la lune* : « Redevenez donc enfants. [...] Redevenez vite enfants, réfugiez-vous dans l'enfance » (231 ; 237).

Retrouver l'esprit d'enfance est une sorte de reconstruction, de re-création à laquelle Bernanos invite son lecteur. Lui-même avoue au père Bruckberger au tout début de son arrivée à Rio de Janeiro : « Mes idées noires s'éclaircissent dès que je pense à la drôle de figure que je fais dans ces banlieues sublimes. [...] Je rentre dans l'enfance par l'humble voie du ridicule. Comme dit Philippe d'Orléans : 'On rentre comme on peut' » (*Lettres retrouvées*, 345). L'exil l'aide à retrouver son esprit d'enfant ; vie intérieure et enfance ne sont qu'une seule et même chose aux yeux du romancier. Au cours de ses années d'exil, il ne cesse de réfléchir sur cette dichotomie vieillesse/jeunesse, car pour lui, le monde creux, abject, se base sur l'esprit de vieillesse qu'il définit lors d'un entretien accordé à *Diário* au Brésil en juin 1944 :

L'esprit de vieillesse n'a pas d'illusions. Ce qu'il appelle illusion n'est qu'un calcul égoïste, si naturel et si spontané qu'il peut très bien n'être qu'à demi conscient. L'esprit de vieillesse est un esprit de compromission. L'esprit de vieillesse essaie de faire honte à l'esprit de jeunesse de ses parties pris absolus. Mais ce que l'esprit de vieillesse oppose à ces parties pris, sous le nom de sagesse, c'est le calcul d'une prévoyance abjecte qui pourrait se résumer ainsi : « Tâchons de faire durer le provisoire aussi longtemps que nous, et après nous, qu'importe ! » (*Essais et écrits de combat*, 926)

Bernanos oppose l'esprit de vieillesse à l'esprit d'enfance, déjà lié à l'honneur. Cette valeur n'est autre chose qu'une fidélité à l'enfance. Cet esprit désincarne le monde, qui est en exil par rapport à son essence. C'est le cas du romancier qui se trouve en exil à l'intérieur de la France, avec un monde qui ne le comprend pas et qui le rejette. Certes, il s'adresse aux Français dans ses multiples écrits de combat et incite

à redevenir enfant, mais également il s'adresse à lui-même : « Redevenez enfants. Ils ont trouvé le joint de l'armure, vous ne désarmerez leur ironie qu'à force de simplicité, de franchise, d'audace. Vous ne les désarmerez qu'à force d'héroïsme. [...] Redevenez vite enfants, pour que nous le redevenions à notre tour. Ce ne doit pas être si difficile qu'on pense » (*Grands cimetières*, 237).

Il établit une sorte d'homologie entre « les enfants de France » et « la France de demain », car il est certain que « les vieux vont lâcher le monde » (*Jeanne*, 21) et que ce dernier « va être jugé par les enfants » (*Grands cimetières* 237) : « Enfants de France, je m'adresse encore à vous, que vos pères et vos frères m'excusent. Au cours de ces quatre années de malheur, je n'ai jamais pensé qu'à vous, je n'ai jamais pensé qu'à la France de demain » (*Ecrits de combat*, 862). Pour Bernanos, l'esprit d'enfance est conçu comme une aventure à vivre, qui accompagne l'individu vers le futur. Cet avenir constitue l'ultime résolution au problème de l'exil intérieur.

Cette thématique ne concerne pas uniquement ses pamphlets ; elle parcourt également son œuvre romanesque. Dans son dernier roman *Monsieur Ouine*, Bernanos fait allusion au monde moderne en général et à la France contemporaine en particulier. Au début, il a songé à l'intituler *La paroisse morte*, titre qui reflète l'atmosphère qui règne dans ce village au nord de la France, où toute forme de spiritualité et de vie intérieure a disparu. Les personnages ont tué l'innocence de l'enfance et se sont manipulés par la figure satanique du roman qu'est l'ancien professeur de langue, monsieur Ouine. Au sein de cet esprit de vieillesse qui hante le village, le curé est le seul qui soit resté fidèle à son enfant intérieur et se trouve en exil dans un monde cynique qui ne lui ressemble point. Comme le romancier, il est parfaitement conscient de sa condition d'exilé perpétuel : « Je n'attends plus rien de mes supérieurs [...], je n'attends plus rien de personne, du moins en ce monde » (205-206). Par le truchement de ses protagonistes, l'écrivain montre que le monde moderne fait des individus des exilés ; il propose deux voies à suivre : rester fidèle à soi-même et vivre en inadéquation dans un monde qui s'est trahi ou se trahir soi-même en vivant un exil extérieur. Bernanos ne cesse d'inviter à suivre le chemin de l'honneur, plutôt que la capitulation du cynisme.

L'exil de Bernanos était sans doute un éloignement voulu et il a souvent écrit qu'il refusait d'être considéré comme un exilé. La raison la plus évoquée c'est son refus catégorique d'être confondu avec « les déracinés » dont il parle au début de la *Lettre aux Anglais*, qui se sont trouvés projetés au Brésil. Bernanos considère ce pays comme son foyer, sa maison (3). L'histoire du Brésil le passionne. Son attachement à ce pays réussit à lui faire oublier les événements tragiques auxquels il a assisté en Espagne, tout autant que l'atmosphère tragique en France. Certes, il y vit des moments de détresse mais il finit par aimer ce pays et son peuple. D'ailleurs, il relève des points de ressemblance entre les Français et les Brésiliens. La raison de son exil ou de son non-exil pour reprendre l'expression de Milner (74), est un sentiment de honte et de révolte. Il part, comme il le dit lui-même, pour *cuver sa honte de Munich*. Son désaccord avec Maurras, « dictateur spirituel du nationalisme français » (Lapaque), exprimé dans son essai *Scandale de la vérité* est l'une des raisons du départ de l'écrivain. L'éloignement géographique est un moyen pour sortir d'une Europe qui s'enfonce dans l'impuissance envers le totalitarisme fasciste. Il juge que sa parole ne peut plus être entendue dans une atmosphère pareille. Ses efforts inconditionnels de lucidité, de vision prophétique dont il a fait preuve dans *Les grands cimetières sous la Lune*, ne servaient à rien. Les grandes idées doivent éclore ailleurs, comme il l'affirme dans sa correspondance. Ses années d'exil l'ont aidé également à retrouver son enfance intérieure en plein vacarme du monde moderne. « Il n'y avait pas de vieillard en moi » (257) ; cette phrase du curé d'Ambricourt de *Journal d'un curé de campagne* au moment où il apprend qu'il est atteint du cancer, illustre cette lutte acharnée du romancier contre l'esprit de vieillesse qu'il considère comme une forme d'exil.

Ouvrages cités

- Aron, Raymond. *Mémoires, 50 ans de réflexion politique*. Paris : Julliard, 1983.
- Bernanos, Georges. *La grande peur des bien-pensants*. Paris : Julliard, 1983 [1931].
- . *Journal d'un curé de campagne*. Paris : Plon, 1936.
- . *Les grands cimetières sous la lune*. Paris : Plon, 1938.
- . *Lettre aux Anglais*. Paris : Gallimard, 1946.
- . *Les enfants humiliés*, Journal 1939- 1940. Paris : Gallimard, 1949.

- . *La France contre les robots*. Paris : Plon, 1970.
- . *Combat pour la vérité. Correspondance inédite, Tome I, 1904-1934*. Dir. Albert Béguin et Jean Murray. Paris : Plon, 1971.
- . *Combat pour la liberté. Correspondance inédite, Tome II, 1934-1948*. Dir. Albert Béguin et Jean Murray. Paris : Plon, 1971.
- . *Lettres retrouvées. 1904-1948, Correspondance inédite*. Dir. Jean-Loup Bernanos. Paris : Plon, 1983.
- . *Jeanne, relapse et sainte*. Paris : Desclée de Brouwer, 1994.
- . *Le chemin de la Croix des âmes*. Paris : Gallimard, coll. Bibliothèque de La Pléiade, 1995.
- . *La révolte de l'esprit. Ecrits de combat, 1938-1948*. Dir. Gilles Bernanos. Paris : Belles Lettres, 2017.
- Brasillach, Robert. *Notre avant-guerre*. Paris : Plon, 1992.
- Carelli, Mario. « La rencontre de deux monde : Caillois et Bernanos ». *Cahiers Georges Bernanos* 2 (1992).
- Gosselin-Noat, Monique, dir. *Bernanos et le Brésil*. Lille : Roman, 2007. 20-50.
- Hauser, Jean. « Les comités de la France Libre et Georges Bernanos ». *Revue de la France libre* 126 (1960).
- Lapaque, Sébastien. *Sous le soleil de l'exil, Georges Bernanos au Brésil 1938-1945*. Paris : Grasset, 2003.
- Milner, Max, dir. *Exil, errance et marginalité dans l'œuvre romanesque de Georges Bernanos*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle / Atenor, 2004.

Notes

¹ Raymond Aron fait référence (229) dans ses *Mémoires, 50 ans de réflexion politique*, à la publication de *La grandeur des bien-pensants* (1931).

² Plusieurs lettres de Roger Caillois à Georges Bernanos figurent dans Carelli. Dans celle du 6 juin 1942, Caillois écrit à Bernanos : « Je n'ai rien trouvé, cependant, de plus vrai, de plus juste que votre ouvrage » (il s'agit de *Lettre aux Anglais*). Sur ce sujet, voir Gosselin-Noat, pp. 20-50, 2007, notamment J. Jurt, « Bernanos au Brésil et la France libre » (11-28).